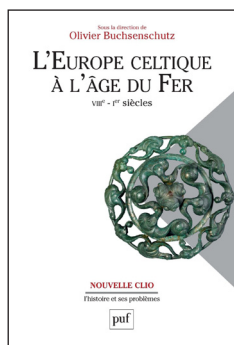


COMPTES RENDUS

LIVRES



BUCHSENSCHUTZ O., dir (2015) – *L'Europe celtique à l'âge du Fer (VIII^e-I^{er} siècles)*. Paris, PUF (Nouvelle Clio, l'histoire et ses problèmes), 437 p.

D'emblée, il convient de souligner que ce bel ouvrage collectif est le premier de cette prestigieuse collection qui traite des

âges du Fer. La collection Nouvelle Clio est connue de tous les historiens, et pour cause, elle renferme dans son catalogue une série de cinquante titres consacrés à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité et à presque toutes les régions du monde. Si de nombreux titres portent sur le monde antique occidental, l'Europe celtique à l'âge du Fer constitue donc une première éditoriale et une première scientifique à plus d'un titre. En acceptant ainsi de publier cette somme, la collection Nouvelle Clio fait entrer de plain-pied les âges du Fer dans un domaine qui lui était jusqu'alors resté fermé. Ce faisant, les éditions des Presses universitaires de France consacrent en quelque sorte la reconnaissance d'une discipline qui reste encore l'apanage de spécialistes et dont il faut rappeler qu'elle n'est enseignée que dans les universités. Ce choix éditorial doit donc être salué, et ce d'autant plus qu'il ouvre ainsi de nouvelles perspectives intéressantes. À quand une nouvelle synthèse sur le Paléolithique, le Néolithique ou les âges du Bronze de l'Europe occidentale ?

L'ambition de cet ouvrage est grande face à un domaine de recherche particulièrement dynamique et étendu. Il ne s'agit de rien de moins que de présenter en moins de 420 pages l'historiographie du sujet et un état complet de nos connaissances actuelles sur les huit derniers siècles avant J.-C. O. Buchsenschutz, M.-B. Chardenoux, K. Gruel, P.-Y. Lambert, T. Lejars et S. Verger ont-ils réussi leur pari ? Avant même de présenter les grandes lignes de cette somme, nous pensons sincèrement qu'il convient de répondre par l'affirmative. Indéniablement le pari a été tenu et nous devons les en remercier, même si, comme nous allons le voir, nous ne partageons pas nécessairement toutes leurs conclusions. Le contraire aurait été du reste étonnant puisqu'il s'agit là des résultats des recherches d'une équipe (UMR 8546 AOROC) qui défend sa vision des âges du Fer européens.

Ce volume présente en trois parties d'inégale importance, mais respectant scrupuleusement en cela les normes de la collection Nouvelle Clio : « L'Historiographie », les

connaissances (ou « Les Trois phases de la civilisation celtique ») et « Le renouvellement des méthodes et des problématiques ». Ces trois parties sont elles-mêmes subdivisées, de manière inégale, en six grands chapitres.

Après un avant-propos signé O. Buchsenschutz, on trouve tout d'abord la bibliographie, dont il est précisé qu'il ne s'agit que d'une « bibliographie de base » à laquelle une « bibliographie complète » consultable sur le site web des PUF (www.puf.com) est censée faire pendant (p. xv). Les deux bibliographies, qui ont été mises en forme par M.-B. Chardenoux, ne sont pas présentées par grandes thématiques (comme cela est souvent le cas dans la collection), mais de manière classique par ordre alphabétique des auteurs. Bien que ces deux bibliographies soient importantes par le nombre des titres réunis, on se serait attendu, étant donné l'ampleur chronologique et spatiale retenue dans cette synthèse, à une recension bien plus fournie et donc plus complète. On regrette, par exemple, que les travaux de nombreux collègues français ou étrangers ne soient pas cités (J.-M. Séguier) ou si peu (F. Quesada Sanz). En fait, on ne comprend pas la logique qui a présidé à l'élaboration de ces bibliographies. Car, même s'il s'est agi de ne pas trop surcharger le volume papier, on aurait dû s'attendre dans ces conditions à trouver, sur le site des PUF, une bibliographie plus en phase avec la réalité de la recherche, or il n'en est rien. Bien que ce second support soit plus riche que le premier, on est encore très loin du compte. Même si l'on conçoit parfaitement que l'objectif des auteurs n'était pas de donner une bibliographie exhaustive des âges du Fer (ce qui est de l'ordre de l'impossible), leurs choix ne sont en aucun cas en phase avec le but qu'ils se sont fixé de « présenter l'évolution des connaissances » (p. xiv). Ce parti pris des auteurs de limiter ainsi les références bibliographiques aboutit à un résultat inverse de celui qui était escompté à l'origine, en donnant une image tronquée de la réalité de la recherche, notamment française.

La première partie, « Historiographie », ne comprend qu'un seul chapitre subdivisé en trois sous-chapitres : « Définir l'identité celtique » ; « La culture matérielle » ; « Historiographie de la société ». Les auteurs ont choisi de présenter les problèmes liés à la définition de l'identité celtique à travers un rapide survol critique de nos connaissances des Celtes depuis le mythe des origines (O. B., p. 3-13) jusqu'à l'élaboration des grands traités de numismatique (K. G., p. 26-29), en passant par le problème de la définition des territoires et celui des conquêtes qui leur sont intimement liées (O. B., p. 13-15), le concept linguistique (P.-Y. L., p. 15-19) et l'apport des études

celtiques en France (P.-Y. L., p. 20-26). Cette première partie nous offre un panorama très complet de la manière dont a évolué l'idée que les anciens puis les modernes se sont fait des Celtes à travers une approche historique et archéologique et, dans une moindre mesure, ethnographique. Son objectif est « d'aider le lecteur à démonter les mécanismes de cette mythologie » (p. 4), mythologie dont on retrouve aujourd'hui les avatars dans la perception généralement fautive que le grand public se fait des Celtes, à travers notamment la BD avec ce nouveau héros national qu'est devenu Astérix.

Le deuxième sous-chapitre (« La culture matérielle ») s'ouvre sur une section « Typologie et chronologie (de 1850 à 1991) » traitant de la mise en place des systèmes typologiques et chronologiques, puis de l'évolution de leurs méthodes d'affinement. T. L. et K. G. insistent, entre autres, sur la part de plus en plus importante prise par le mobilier issu des fouilles des habitats en complément d'une approche qui reste cependant largement dominée par l'étude du mobilier funéraire. La deuxième section, « Habitats et nécropoles (1850-2000) », a été rédigée par O. B. dont on retrouve ici l'intérêt marqué pour les habitats. L'auteur y fait en effet la part belle à l'habitat, tout en présentant dans le même temps très rapidement les nécropoles (p. 43-46). Des travaux sur les pratiques funéraires (je suis surpris de ne pas voir citer mon étude parue aux éditions du CNRS en 2003 sur le Bassin parisien) touchant aussi bien l'organisation des espaces funéraires que les modes de décomposition des défunts (rien sur l'anthropologie funéraire !) et les propositions de hiérarchisation sociale sont passés sous silence. O. B. réserve en revanche un plus long développement aux différents habitats en général, puis aux grands types identifiés (« Les habitats fortifiés » et « Les fermes isolées » : p. 46-52). Il est, du reste, surprenant de voir l'auteur utiliser le terme de « ferme » pour qualifier des habitats dont on sait par ailleurs qu'ils répondaient à une grande variété de fonctions, notamment artisanale pour certains d'entre eux. Cette remarque vaut aussi pour la p. 256 et les p. 353, 355 et 356 où il est question des fermes des IV^e et III^e siècles avant J.-C. ou du I^{er} siècle avant J.-C.

Le troisième sous-chapitre, « Historiographie de la société », s'ouvre avec un préambule portant sur « Production et échanges » (K. G., T. L.). Elle présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que les deux précédentes. L'approche y est claire et structurée, mais ne donne qu'une vision partielle de la réalité de la recherche. De trop nombreux auteurs dont les travaux ont marqué la recherche archéologique au cours de ces dernières années sont laissés dans l'ombre et ne sont jamais cités. On ne trouve rien, par exemple, sur les grandes avancées qu'a connues la paléométaballurgie au cours de ces dernières décennies. Hormis un bref rappel à la publication de l'habilitation à la direction de recherches de J.-P. Guilhaumet (p. 52-53) et une phrase sur « la notion de demi-produits » (p. 53), ce domaine particulièrement dynamique est totalement ignoré. On pourrait malheureusement en dire autant de l'étude de la céramique qui n'est même pas citée, alors qu'elle a fait l'objet d'un intérêt accru au

cours des dernières décennies (technologie de fabrication, analyse des contenus, technique de décoration – plus particulièrement analyse des productions peintes –, définition des faciès régionaux et des circuits d'échange...). D'autres sont cités à titre d'exemple, mais sans qu'il leur soit consacré un quelconque développement : verre, lignite, ivoire. Dans ces conditions, l'étudiant qui désire s'informer sur l'historiographie des productions et des échanges risque d'être fortement déçu à la lecture de ces pages.

L'historiographie des « Cultes gaulois » (T. L.) s'organise autour d'une présentation rapide des sources littéraires antiques, des représentations figurées, de l'interprétation des objets découverts dans des milieux naturels (grottes, sources et étangs) puis des sites ayant été interprétés comme de possibles lieux de culte. La première question qui nous vient à l'esprit est : pourquoi parler de « cultes gaulois » alors qu'il est question de sites ou de découvertes provenant d'Angleterre (Heathrom), d'Allemagne (Holzhausen), du Danemark (chaudron de Gundstrup), de la Bohême (Závist; Msecké Žehrovice)? Il aurait été préférable de parler de « cultes celtiques ». Il y a là une confusion regrettable que l'on retrouve dans tout l'ouvrage, et ce malgré les remarques d'O. B. (p. 70-71). Quoi qu'il en soit, ce qui nous interpelle à nouveau, et qui est une constante de cette première partie historiographique, c'est l'absence de renvois aux travaux de collègues ayant œuvré de manière décisive à l'avancée des connaissances et dont il aurait été logique de trouver le nom cité en bonne place. À ne retenir que la recherche française, l'absent le plus remarquable est sans conteste J.-L. Brunaux, dont le nom n'est cité que deux fois ici (p. 55 et 59) et à plusieurs reprises dans le chapitre III consacré aux « Cultes, rites et croyances », mais jamais pour présenter son apport scientifique sur les religions gauloises, seulement à titre indicatif et presque uniquement au sujet des fouilles qu'il a effectuées sur les sanctuaires de Gournay ou de Ribemont. On aurait aimé trouver dans la partie historiographique ou dans le chapitre III une analyse critique de ses travaux et un positionnement clair des auteurs vis-à-vis d'eux. Autre exemple parmi d'autres, P. Méniel n'est pas cité. Or ses travaux ont également été décisifs dans l'enrichissement de ce domaine de recherche, comme l'indiquent ses études nombreuses et déterminantes sur Gournay-sur-Aronde, mais aussi ses interventions sur la totalité des découvertes réalisées ces dernières années en France et dans certains autres pays (Suisse notamment).

L'historiographie de « L'organisation sociale » (O. B.) est essentiellement centrée sur les travaux des historiens (de ceux de la Renaissance à C. Goudineau, en passant par A. Thierry, A. Bayet, C. Jullian, A. Grenier, M. Clavel-Lévêque) et sociologues (H. Hubert) ayant abordé ce thème à travers l'étude des données littéraires. Un petit paragraphe est consacré aux archéologues allemands et anglais ayant œuvré, entre 1950 et 1979 (W. Kimmig, Frankenstein, Rowlands, Härke) ou plus récemment (Arnold, Gibson en 1995), aux premières propositions de modélisation des sociétés celtiques. En revanche, on

ne trouve aucun renvoi aux nombreux travaux de P. Brun sur les sociétés celtiques. Comme pour J.-L. Brunaux, son apport, pourtant fondamental, est totalement ignoré. Et ce n'est pas une petite référence, apparaissant de manière incidente aux p. 78 et 91, qui permet de rétablir la balance des contributions.

L'historiographie de « La définition progressive des langues celtiques » (P.-Y. L.) présente également une bibliographie vieillie, à l'exception d'un renvoi à Matasović (2007). Ici aussi, la recherche italienne est « oubliée ».

Dans les trois subdivisions historiographiques, hormis dans le cas des paragraphes consacrés par K. G. à la numismatique (p. 28-29) et à la chronologie (p. 40-43), les références modernes se limitent presque systématiquement, pour les plus récentes, aux années 1990, plus rarement aux années 2000-2002, voire exceptionnellement 2012 ou 2013. Ce choix de références bibliographiques vieilles, qui apparaît clairement dans l'énoncé des titres (« Typologie et chronologie (de 1850 à 1991) »; « Habitats et nécropoles (1850-2000) »), est d'autant plus regrettable que la recherche a connu au cours de la dernière décennie une dynamique jamais atteinte auparavant. On a ainsi l'impression fautive que rien ou presque n'a été produit depuis, comme si la recherche sur les sociétés celtiques s'était soudainement interrompue. D'ailleurs, ce choix s'explique difficilement puisque, dans la partie consacrée à la présentation des connaissances, il n'est pas fait non plus référence aux travaux passés sous silence dans l'historiographie. Parmi les nombreuses questions que posent cette première partie, il en est une qui interpelle d'emblée. Pourquoi avoir choisi des repères différents pour marquer la fin de l'étude historiographique : 1991 pour « Chronologie et typologie », 2000 pour « Habitats et nécropoles », tandis qu'aucune année n'est précisée pour l'« Historiographie de la société »? De même, malgré les limites chronologiques fixées, on trouve des références plus récentes et pas d'autres. Il y a là des incohérences qu'il est difficile de comprendre.

Dernière remarque concernant le champ historiographique retenu. Alors que dans la présentation des connaissances (deuxième partie), le chapitre III (« L'expansion celtique ») aborde la question des Celtes en Italie, en Espagne et dans les îles Britanniques, à aucun moment (à l'exception de P.-Y. L. qui évoque rapidement l'Italie à la p. 69) il n'est fait référence aux travaux menés anciennement ou récemment dans les deux premiers pays. C'est là un manque également regrettable. Pour des raisons historiographiques propres à la fondation des bases typologiques et chronologiques de la Protohistoire récente européenne, ainsi qu'à la part importante prise par les travaux de nos collègues allemands sur le système princier du VI^e siècle avant J.-C. et sur la définition de la chronologie du second âge du Fer, ces derniers sont, outre les travaux des chercheurs français et de rares chercheurs suisses (Suter, Kaenel), tchèques (Pilip, Waldhauser) ou anglais (Collis, Haselgrove, Moore), les seuls à être fréquemment cités. Qu'en est-il cependant des travaux récents de nos collègues anglais et des travaux anciens et

récents de nos collègues italiens et espagnols? Car si parfois un paragraphe est consacré aux recherches menées en Angleterre (ex. p. 39), il n'en va pas de même pour l'Italie et l'Espagne, pays sur lesquels une impasse totale a été faite.

L'impression qui ressort de la lecture de cette première partie est celle d'un inachèvement, mais aussi et surtout celle d'un manque de coordination entre les différents auteurs. La manière d'aborder les différents thèmes n'est pas identique d'un auteur à l'autre. Si certains thèmes sont simplement survolés (« Production et échanges »), d'autres sont présentés avec rigueur en passant systématiquement en revue les figures marquantes de la recherche (« Historiographie de la société »), même si on a pu y souligner des manques flagrants.

La deuxième partie, « Les trois phases de la civilisation celtique », est organisée autour d'un découpage chronologique en trois grandes phases, chacune faisant l'objet d'un chapitre. Ce choix qui se veut novateur ne va toutefois pas sans poser de problèmes. On peut dire d'abord qu'il est partiellement novateur car, si les auteurs traitent comme un même ensemble cohérent la totalité du premier âge du Fer et le début du second âge du Fer, c'est-à-dire la vaste période qui va du VIII^e siècle au V^e siècle avant J.-C. inclus, plus précisément de 800 à 400 avant J.-C., ils n'en proposent pas moins la césure classique du début du I^{er} siècle avant J.-C. et la mise en exergue de la fameuse « civilisation des *oppida* ». Ce choix de découpage chronologique de la présentation des connaissances n'est pas anodin et trahit une perception de l'évolution des sociétés celtiques au prisme, non pas des données archéologiques, mais de l'histoire. Pour être plus précis, il s'agit pour les auteurs d'insérer autant que possible les données archéologiques dans un cadre chronologique méditerranéen : « Les repères chronologiques s'articulent désormais sur quelques grands moments de l'histoire impliquant les Celtes des confins méditerranéens » (p. 180).

Ce faisant, les auteurs semblent rejeter la césure habituellement retenue entre le premier et le second âge du Fer, césure que la recherche actuelle tend à situer vers 475/450. Ce choix n'est donc pas dicté par de nouvelles propositions de découpage chronologique, même si l'on peut discuter de la validité de la césure placée à 450, mais du désir de coller au plus près aux données historiques. 400 est, en effet, le début de l'expansion celtique en Italie du Nord et vers la vallée du Danube. Établir la césure à ce moment précis de l'histoire des Celtes revient donc à privilégier non pas l'analyse des données archéologiques mais l'apport des textes des auteurs gréco-latins qui situent à ce moment-là, et pour la première fois, de grandes migrations celtiques à travers l'Europe. Ce choix n'est cependant pas exempt de critique car il fait clairement fi de l'évolution des caractéristiques intrinsèques des sociétés celtiques au profit d'un phénomène qui a certes marqué durablement les civilisations méditerranéennes et au premier chef la romaine, mais dont les racines sont à rechercher dans l'organisation et le mode

de fonctionnement des sociétés celtiques. Or, les changements qui interviennent dans ces sociétés sont à notre sens bien plus forts à partir de l'extrême fin du IV^e siècle-début du III^e siècle avant J.-C. – autrement dit à compter de La Tène B2 – qu'entre la Tène A et La Tène B1, vers 390-400 avant J.-C. Ces changements ne sont pas uniquement d'ordre typo-chronologique, ils sont aussi et surtout d'ordre structurel. À tout point de vue (organisation de l'habitat, apparition de nouvelles formes d'occupation du sol, nouvelle organisation des cimetières, *boom* de l'artisanat, fondation des premiers sanctuaires, apparition de la monnaie frappée...), le III^e siècle est à ranger avec les II^e et I^{er} siècles avant J.-C., tandis que les IV^e et V^e siècles sont à regrouper avec le VI^e. À l'échelle de l'organisation socio-économique, sociopolitique et socioculturelle de la civilisation celtique, il n'existe en fait que deux ruptures majeures : la première à l'extrême fin du VII^e siècle, à la transition Ha. C-Ha. D1, et la seconde à la transition La Tène B1-La Tène B2, dans le courant du dernier quart du IV^e siècle avant J.-C. Aussi, mettre à part la « civilisation des *oppida* », c'est ignorer toutes les analyses archéologiques et historiques qui montrent que cette civilisation s'étale sur une longue période (du III^e au I^{er} siècle avant J.-C.) sur des espaces immenses qui connaissent leur propre rythme d'évolution. Plutôt que de le présenter comme un phénomène soudain, la prise en compte d'un découpage remontant au début du III^e siècle avant J.-C. aurait au contraire permis de montrer que le II^e siècle avant J.-C. ne représente que l'acmé d'un phénomène – avec notamment la création des premières agglomérations – dont les racines sont à rechercher dans les bouleversements qui agitent les sociétés celtiques à partir de l'extrême fin du IV^e-début du III^e siècle avant J.-C.

Le chapitre II de la deuxième partie, « L'âge du Fer ancien : l'Europe moyenne avant les Celtes historiques (800-400) », se subdivise en cinq sous-chapitres. Le premier présente les cadres généraux de l'étude, à savoir « La culture hallstattienne occidentale et les Celtes anciens » (p. 75-79); « La chronologie de l'âge du Fer ancien (800-400) » (p. 79-85); des « Éléments de géographie de l'Europe moyenne » (p. 86-94). Une attention particulière est portée par S. V. aux problèmes soulevés par l'assimilation proposée par certains auteurs, à partir d'une lecture acritique des textes gréco-latins, entre cultures archéologiques et identité ethnique. L'auteur rejette avec raison cette assimilation trop systématique et largement infondée. Il aborde ensuite le problème de la transition entre l'âge du Bronze et l'âge du Fer et celui des dates absolues du premier âge du Fer et du début du second âge du Fer, les années 450 étant retenues, sur la foi de la date de la sépulture 352 de la nécropole du Dürrnberg (Autriche), pour situer la transition entre le premier et le second âge du Fer (p. 82, 128 et 152-153). Étant donné les décalages qui existent entre les régions orientales et occidentales de l'Europe moyenne, nous pensons qu'il convient cependant de rester prudent quand à la validité supra-européenne de cette date. Les pages portant sur les « Éléments de géographie de l'Europe moyenne » ne nécessitent pas de remarque particulière. O. B. et S. V.

y présentent successivement les éléments de géographie physique, les plantes et les éléments de géographie historique, avant de poser la question de l'impact des processus de transformation des cultures de la Méditerranée centrale et occidentale sur les sociétés nord-alpines, entre le VIII^e et le V^e siècle avant J.-C.

C'est à répondre à cette question que sont consacrés les quatre sous-chapitres suivants du chapitre II : « La formation des groupes aristocratiques et l'ouverture vers l'Italie septentrionale (vers 800-vers 630) » (p. 94-108); « La polarisation de l'Europe hallstattienne et la constitution des grands ensembles politiques (vers 630-vers 540) » (p. 108-127); « Les transformations de la seconde moitié du VI^e siècle et de la première moitié du V^e siècle (Ha D2 et D3) » (p. 127-152); « Le début du monde celtique historique et du second âge du Fer (vers 450-vers 390) » (p. 152-176). Chaque sous-chapitre est lui-même subdivisé en plusieurs sections abordant successivement les différents aspects socioculturels, socio-économiques et sociopolitiques du premier âge du Fer et du début du second âge du Fer. La présentation des connaissances proposée par S. V. ne diffère des modèles antérieurs que sur un point essentiel : son insistance à poser les relations avec le monde étrusque comme particulièrement déterminantes, non pas dans l'évolution des sociétés nord-alpines, mais dans leurs manifestations ostentatoires de pouvoir. Contrairement aux modèles qui font du commerce à longue distance le moteur de l'évolution des sociétés nord-alpines, S. V. fait le choix d'une évolution endogène en parfaite synchronie avec les transformations politiques que connut la Méditerranée occidentale entre le VIII^e et le V^e siècle avant J.-C. Si les *stimuli* externes agissent sur les sociétés nord-alpines, elles ne le firent qu'à la marge, c'est-à-dire notamment dans la manière dont ces dernières se sont représentées dans la mort. Les pratiques funéraires aristocratiques révèlent en effet toute une gamme de niveaux hiérarchiques entre les défunts, selon les régions et les périodes, mais principalement à travers la détention d'objets exotiques en provenance des sociétés méditerranéennes, grecques ou étrusques. Si ces objets participent aux fastes de la haute aristocratie, ils ne contribuent pas au développement d'une hiérarchie sociale complexe. L'auteur remet également en cause l'idée selon laquelle le système princier des VI^e-V^e siècles avant J.-C. aurait été fondé sur l'existence d'un maillage systématique de l'Europe moyenne par des sites princiers (*Fürstensitze*), dont la Heuneburg et le mont Lassois seraient à l'heure actuelle les plus représentatifs. S. V. privilégie, avec raison, un modèle alternatif dans lequel « certains grands centres, au premier rang desquels Asperg, qui étaient contrôlés par un ensemble de lignages aristocratiques formant une entité politique homogène, étaient à la tête d'un territoire formé des possessions directes de ces différentes composantes et de celui des entités politiques voisines dépendantes, tributaires ou liées par un système d'alliances matrimoniales complexes. D'autres centres plus modestes se contenteraient de tirer parti d'un terroir limité, d'en exploiter les ressources agricoles ou minières, d'y concentrer des

activités artisanales ou de tirer parti d'une position favorable le long d'un axe de circulation majeur » (p. 140). C'est ce modèle, apparu dans la première moitié du VI^e siècle avant J.-C. en Allemagne du Sud, qui se diffusera dans l'ensemble du domaine nord-alpin de la fin du VI^e siècle au milieu du V^e siècle avant J.-C. Marquées par d'importantes activités artisanales et commerciales, ces agglomérations (Bourges, par exemple) côtoient un semis d'exploitations agricoles dont certaines devaient être aux mains d'aristocrates, comme le suggèrent les découvertes de Gurgy ou de Charmoy dans la vallée de l'Yonne.

Concernant le passage au second âge du Fer, les réflexions de S. V. ne se démarquent pas du schéma classique qui interprète ce moment particulier de l'histoire des Celtes comme une baisse importante du niveau d'intégration politique concomitant d'un déplacement des grandes entités politiques centralisées, se présentant désormais sous une forme plus modeste (en Sarre et en Hesse), en périphéries septentrionales du domaine hallstattien ; tandis qu'en Champagne et dans l'Ardenne belge ce sont des structures tribales éclatées, reposant sur un réseau dense d'exploitations agricoles dispersées, qui dominent. L'auteur souligne en revanche les continuités socioculturelles fortes et diverses qui existent entre le premier et le second âge du Fer, tout en insistant sur les manifestations nouvelles qui se déploient dans les pratiques funéraires, l'expression de l'identité personnelle et communautaire, l'expression graphique avec l'élaboration du Premier Style de l'art celtique, ainsi que sur l'extension des cultures de La Tène ancienne qui débordent largement les cadres géographiques anciens de celles du premier âge du Fer et dont on retrouve les manifestations en Belgique, dans le Nord de la France et en Normandie, sur la façade atlantique et méditerranéenne, dans les Alpes occidentales et en Italie du Nord, ainsi qu'en Autriche et dans l'Ouest de la Hongrie. Quant à l'abandon du processus d'urbanisation entamé à la fin du VI^e siècle et au début du V^e siècle, S. V. y voit le résultat d'un choix mûrement réfléchi de la part des sociétés celtiques qui préférèrent s'engager dans un développement historique original.

Le chapitre III, « L'expansion celtique », aborde l'évolution des sociétés celtiques au cours des IV^e et III^e siècles avant J.-C. Il se subdivise en dix sections et débute par la définition du cadre chronologique (« De l'âge du Fer ancien à l'âge du Fer récent », p. 177-183) ; « Les auteurs anciens et les récits mythico-historiques des invasions celtiques » (p. 183-186) ; « Un monde aux dimensions de l'Europe » (p. 186-222) ; « Les élites guerrières » (p. 222-228) ; « Paraître et modes vestimentaires, femmes et enfants » (p. 229-242) ; « Un monde de paysans, fondements économiques de la société des IV^e et III^e siècles » (p. 242-259) ; « Cultes, rites et croyances » (p. 259-269) ; « Image et langage, l'art des IV^e et III^e siècles » (p. 270-280) ; « La société celtique classique : témoignages croisés » (p. 280-287) ; « L'introduction de la monnaie et le développement du commerce, IV^e-III^e siècles » (p. 287-294). Ce chapitre, à la rédaction duquel ont pris part T. L., O. B., K. G. et P.-Y. L., fait un point précis et détaillé de l'ensemble de nos connaissances. Contrairement à S. V.,

seul auteur du chapitre précédent, les différents intervenants ont eu recours de manière systématique aux renvois bibliographiques vers les travaux de leurs pairs ou de leurs devanciers. Cette manière de procéder tend à « rattraper » en partie les « oublis » trop nombreux de la partie historiographique.

Les thèses défendues dans ce chapitre III n'appellent pas de remarque particulière. Elles s'insèrent dans un discours consensuel qui ne se risque pas à proposer d'interprétations pouvant aller à l'encontre de la *communis opinio*. T. L., par exemple, insiste à raison sur les problèmes que soulève l'utilisation des sources littéraires et des données archéologiques qui nous livrent des visions différentes de la réalité des migrations celtiques en Italie du Nord : « À l'idée d'une vague d'invasions destructrices qui prévalait il y a peu encore, il convient de substituer celle d'un phénomène de restructuration des sociétés locales en fonction des nouveaux rapports de forces. De même, l'idée d'un peuplement celtique homogène, distinct du milieu indigène, véhiculée par les sources textuelles, tranche fortement avec notre perception des faits matériels qui sont davantage le reflet d'un milieu ethnique et culturel composite » (p. 204). Dans tous les cas, les auteurs ne sortent pas du cadre consensuel habituel. Les données sont présentées de manière linéaire dans un ordre chronologique et thématique convenu. À aucun moment, il n'y a de prise de risque. Dans ces conditions, on ne peut qu'être globalement d'accord avec le discours tenu, hormis sur certains points de détail que nous allons expliciter ci-dessous. Ces problèmes apparaissent dès lors que les auteurs abordent l'interprétation des données textuelles à partir d'une grille de lecture historique ou sociologique et sortent du cadre de présentation des données archéologiques.

Contrairement à T. L. (p. 186), nous doutons fortement que le recours à Callimaque suffise pour défendre l'idée selon laquelle les Celtes ont fait irruption dans le sanctuaire de Delphes en 279. Sur ce point, le témoignage de Pausanias est bien plus fiable, car fondé, vraisemblablement, sur les témoignages contemporains de Hiéronimos de Cardia ou de Timée. T. L. dit à la p. 196 que « Denys le Jeune fonde deux nouvelles colonies en Iapygie où sont lotis ses mercenaires gaulois [Sordi 1981-1982, 2002, 497] », or rien dans les données textuelles et archéologiques ne vient confirmer cette assertion qui ne repose que sur une hypothèse déjà ancienne de M. Sordi. T. L. attribue p. 213 les stèles peintes de Sidon à des mercenaires galates. Il n'en n'est rien, il s'agit dans tous les cas de Pisidiens. L'auteur dit à la p. 214 que « Nicomède I^{er} de Bithynie achète la paix au prix de 5000 pièces d'or (Memnon, *Bibliothèque de Photius*, COD. CCXXIV) ». Il y a erreur sur le commanditaire de la transaction, qui avait pour but de stopper les déprédations que les Celtes commettaient sur le territoire de la cité d'Héraclée. Ce sont les magistrats de cette ville, et non Nicomède I^{er} de Bithynie, qui, aux dires de Memnon, prirent la décision de payer une rançon aux Celtes afin que cessent les pillages en distribuant 5000 pièces d'or aux guerriers et 200 aux chefs (Memnon, *FGrHist* 434 F 16, 2-3). À la p. 223,

T. L. dit qu'« À partir de la fin du III^e siècle, peut-être sous l'influence des guerres puniques, le cheval est utilisé comme monture au sein de formations spécialisées ». On ne peut accepter cette assertion alors même que l'auteur parle à la phrase suivante de la *trimarcisia* présentée par Pausanias au début du III^e siècle avant J.-C. L'importance des contingents de cavaliers celtes mentionnés par Pausanias (X, 19, 9), Diodore (XXII, fr. 19, 1) et Justin (XXIV, 6, 1) parmi les troupes qui s'apprêtaient à envahir la Macédoine indique clairement que les formations de cavalerie sont déjà une réalité au début du siècle et que les guerres puniques ont peut-être favorisé leur montée en puissance mais certainement pas leur apparition.

Il est regrettable qu'une discussion n'ait pas été consacrée à la propriété foncière chez les Celtes dans la partie consacrée à « Un monde de paysans, fondements économiques de la société des IV^e et III^e siècles » (p. 242-249). C'est là un domaine pourtant capital si l'on veut tenter de comprendre le mode de fonctionnement de ces sociétés essentiellement rurales.

Le recours au singulier pour parler des sociétés celtiques (« La société celtique classique : témoignages croisés », p. 280) devrait être abandonné. Il n'a pas existé *une* société celtique, mais *des* sociétés celtiques avec toutes leurs diversités et ce, quelle que soit la période ou la région retenues. Les sociétés celtiques sont nécessairement plurielles dans leur mode de fonctionnement, d'organisation et de représentation.

À la p. 283, K. G. et T. L., sans vraiment se prononcer clairement, semblent accrédi-ter l'idée anciennement défendue par C. Jullian selon laquelle les ambactes auraient été « une classe supérieure » dans la hiérarchie des clients de l'aristocratie. Tout laisse à penser, au contraire, que les ambactes ne sont pas des clients et, *a fortiori*, des « clients supérieurs ». Ils sont, comme les *soldurii*, les compagnons du chef, ses dévoués, et en tant que tels ils appartiennent à sa *familia*, contrairement aux clients qui se situent toujours en dehors.

Aux p. 288 et 289, K. G. dit que « L'outil monétaire apparaît tardivement dans le monde celtique, pas avant le III^e siècle. Cela ne signifie pas que les Celtes n'ont pas une ou des unités pour définir la valeur : l'une d'elle (*sic*) est assurément l'or, que l'on stocke sous forme de bijoux (torques, bracelets) ; il est possible que le bétail ou le fer sous forme de barres ou de lingots (les *currency bar* connues dans les îles Britanniques, Hingley 1990) aient joué un rôle ». À la p. 289, l'auteur poursuit : « L'introduction de la monnaie dans l'économie se fait de manière graduée » (p. 289). Pour éviter toute ambiguïté, il aurait été préférable que l'auteur précise qu'elle parle de la monnaie frappée. Ce n'est pas la monnaie en tant que telle qui apparaît au III^e siècle avant J.-C., mais uniquement la monnaie frappée. L'exemple pris par K. G., à la p. 289, pour illustrer le fait que les mercenaires celtes étaient payés en monnaies d'or est mal choisi, car les Bastarnes du roi Clondicos que Persée voulait prendre à son service à prix d'or ne sont pas des mercenaires. Le fait de les payer pour combattre n'est pas un critère suffisant pour en faire des mercenaires.

Une remise en contexte des textes de Tite-Live (XLIV, 26, 4) et d'Appien (Mace., IX, fr. 18, 2) montre qu'il s'agissait d'alliés payés pour combattre aux côtés de Persée.

Le chapitre IV, « La civilisation des *oppida* », est subdivisé en dix sous-chapitres : « La concentration de l'artisanat » (p. 295-302, K. G., O. B.); « Du bourg à l'*oppidum* » (p. 302-307, O. B.); « Un urbanisme perché » (p. 307-315, K. G., O. B.); « Un commerce à longue distance » (p. 315-318, K. G.); « Le développement de l'écriture » (p. 318-326, P.-Y. L.); « Les pratiques funéraires aux II^e et I^{er} siècles » (p. 326-334, T. L., O. B.); « Cultes, rites et croyances » (p. 334-343, T. L.); « L'art de la fin de l'indépendance celtique » (p. 343-349, K. G., T. L.); « Peuples, *civitates*, *pagi* » (p. 349-357, K. G., T. L.); « La conquête et l'intégration dans l'Empire romain » (p. 358-371, K. G., O. B.). Le choix des II^e et I^{er} siècles comme limite haute de cette troisième phase de l'évolution des sociétés celtiques est problématique, comme nous l'avons signalé plus haut. Il l'est d'autant plus quand K. G. et O. B. introduisent l'étude de l'artisanat en précisant « on sait qu'il [le phénomène de la standardisation de la production] se développe dès le III^e siècle » (p. 297).

Nous avons souligné dans la critique de la partie « Historiographie » les nombreuses absences bibliographiques. Il est par exemple tout à fait surprenant que p. 330, alors que tous les sites présentés par T. L. et O. B. sont systématiquement associés à au moins une référence bibliographique, seule la nécropole de Bouchon que nous avons étudiée et publiée ne soit pas référencée. Il y a là une volonté clairement affichée d'ignorer les travaux de certains collègues, choix qui, à notre sens, ne peut que jeter une ombre sur l'objectivité scientifique des connaissances présentées dans l'ensemble de l'ouvrage.

À la p. 354, K. G. et T. L. disent que « César nous présente ce système de clientélisme comme fonctionnant sur quatre échelons au moins : la *civitas*, le *pagus*, la division du *pagus*, et la maison particulière ». L'interprétation proposée du texte de César est fautive. Le conquérant romain dit simplement que la discorde existe à tous les niveaux de l'organisation sociale et qu'elle est le résultat de l'existence d'un système clientélaire. Pour autant, il ne dit pas que ce système clientélaire est organisé sur « quatre échelons ». Il agit à tous les niveaux ou échelons des sociétés celtiques, rien de plus.

L'idée que les *pagi* seraient composés de plusieurs tribus (p. 355) ne repose sur aucune source textuelle. D'ailleurs, l'analyse faite p. 357 du terme *touta* montre bien qu'il est impossible de défendre une telle proposition. Dans un autre registre, il est tout aussi infondé de dire que Vercingétorix se fait appeler roi (p. 356). Ce sont ses partisans qui le proclament roi (Caes., *Gall.*, VII, 4, 4). Il convient pour finir de souligner qu'il existe souvent des redites dans l'ouvrage, notamment à propos des Cénomans qui demandent au Sénat romain de surseoir à l'ordre du préteur M. Furius Crassipedes de livrer toutes leurs armes. Cet épisode est cité aux p. 204 (IV^e-III^e siècles), 227 (IV^e-III^e siècles), 333 (II^e-I^{er} siècles) et 360.

La troisième partie, « Renouveau des méthodes et des problématiques », regroupe deux chapitres. Le chapitre V, « Nouvelles méthodes », se subdivise en sept sous-chapitres : « Les datations absolues » (p. 375-377, K. G.); « La typo-chronologie revisitée par les statistiques et l'analyse spatiale » (p. 377-381, O. B.); « L'environnement » (p. 381-384, O. B.); « Analyses archéométriques » (p. 384-391, K. G.); « Archéologie expérimentale » (p. 392-396); « L'apport de l'archéologie de sauvetage » (p. 396-400, O. B.); « La modélisation archéologique entre l'anthropologie et l'histoire » (p. 400-403, O. B.). Les auteurs passent en revue une grande partie des nouvelles méthodes employées par les archéologues et plus particulièrement les spécialistes des âges du Fer. Pour autant, on est étonné de ne pas voir citée, et *a fortiori* présentée dans le détail, la taphonomie, qui a connu un développement spectaculaire au cours des dernières décennies et dont l'apport à la connaissance des pratiques funéraires n'est plus à démontrer, tandis que la part réservée à la paléanthropologie et à la paléogénétique est particulièrement mince, une douzaine de lignes seulement (p. 391). L'étude des isotopes, qui sont de plus en plus fréquemment utilisés pour l'étude des déplacements de populations humaines, n'est pas non plus citée. Seules ses applications pour l'étude des animaux le sont (p. 382). De même, il convient de signaler le problème que pose le fait que O. B. fasse débiter dans les années 1990 son « historiographie » de l'archéologie de sauvetage en France (p. 396-397). Ceux qui ont œuvré depuis les années 1960 le long des vallées de la Seine et de l'Aisne, par exemple, y trouveront sans nul doute à redire.

Mais le problème le plus important que soulève cette somme est l'absence de toute tentative de modélisation. Aussi, quand O. B. écrit à la p. 403, après avoir cité les principaux phénomènes qui marquèrent l'évolution des sociétés celtiques entre le VIII^e et le I^{er} siècle avant J.-C. : « Chacun de ces phénomènes trouve des parallèles ailleurs dans le monde, mais c'est leur enchaînement entre le VIII^e et le I^{er} siècle qui fait l'originalité irréductible de l'histoire de l'Europe celtique », il ne fait que justifier après coup, par une sorte de pirouette intellectuelle, le fait que lui et ses collègues n'ont pas cherché à répondre au « pourquoi » mais se sont contentés de répondre au « comment » de l'évolution séculaire des Celtes. « Les raisons qui ont poussé les Celtes à faire tel choix plutôt que tel autre nous échappent largement, mais c'est le propre de nombreux phénomènes historiques, même si plus récents et beaucoup mieux documentés. L'approche modélisatrice est nécessaire en effet pour nous dégager de l'étroite singularité des données matérielles, mais elle doit intégrer les évidences issues des sources, même si elles semblent irrationnelles à nos yeux. » Or, au terme de cet ouvrage, ce que l'on pourrait reprocher aux auteurs, c'est justement de ne pas avoir proposé un modèle mais une présentation chronologique, certes bien organisée et riche, des données existantes. Ils n'ont pas, sauf peut-être pour le premier âge du Fer et le début du second, proposé d'explications de ces changements et des choix effectués par les Celtes tout au long de ces huit siècles d'histoire.

On retrouve cette manière de procéder jusque dans le dernier chapitre et plus particulièrement dans la conclusion du livre.

Le chapitre VI, « Nouvelles données, nouvelles approches », est subdivisé en quatre sous-chapitres : « Récents développements de la recherche en Études celtiques » (p. 405-407, P.-Y. L.); « L'impact des nouvelles découvertes archéologiques » (p. 407-408, O. B.); « Les tentatives de synthèses historiques » (p. 408-411, O. B.); « Quels Celtes pour le grand public en 2011-2012? » (p. 411-413, O. B.). Une « Conclusion générale – Vers des scénarios historiques? », écrite par O. B., clôt l'ouvrage (p. 415-419). À l'image de l'économie du livre, la conclusion se limite à présenter, sans aucune tentative d'explication, les faits marquants de ces huit siècles d'histoire.

D'une lecture facile et agréable, l'ouvrage rendra bien des services à la communauté scientifique et plus particulièrement aux étudiants qui y trouveront un excellent outil de travail. Il est complété par un index thématique développé : habitat; pratiques culturelles et funéraires; société; production; lieux (p. 423-432). Au moment de conclure ce compte rendu, on ne peut s'empêcher de regretter la philosophie qui présida à la rédaction de cet ouvrage. Car s'il est vrai que l'écriture d'une telle synthèse est en soi un exercice particulièrement difficile, on ne peut en revanche accepter sans critique les choix bibliographiques effectués par O. B. et ses collègues, choix qui nous donnent une vision que l'on ose qualifier de partisane. Les auteurs cités, les exemples de résultats mis en exergue, comme les choix bibliographiques, dressent en réalité bien plus les linéaments de leur réseau professionnel qu'un état des lieux objectif des connaissances acquises et de ceux qui y ont pris une part active. Ces choix se retrouvent dans l'ensemble de l'ouvrage. Les travaux de P. Brun ou de L. Olivier, par exemple, sur le système princier du VI^e siècle avant J.-C. ne sont cités ni dans l'historiographie ni dans la présentation des connaissances du chapitre II consacré, entre autres, au phénomène princier. Ces remarques et autres critiques qui ont été faites précédemment ne doivent toutefois pas occulter le fait que cette nouvelle synthèse nous apporte un éclairage intéressant, fruit de la réflexion d'une équipe de recherche (UMR AOROC). Ce dernier point est suffisamment rare dans le paysage scientifique français pour être salué. Car cet ouvrage n'est pas le fruit d'un collectif éphémère organisé en vue d'une action commune et ponctuelle (colloque, table ronde, monographie de fouille...), mais d'un travail de longue haleine qui constitue désormais un exemple de la façon dont nous devrions, au sein de nos laboratoires respectifs, tenter de dresser de manière concertée et cohérente notre propre vision de l'évolution des sociétés des âges du Fer.

Luc BARAY
CNRS, UMR 6298 ArTeHiS
Université de Bourgogne, 2 boulevard Gabriel,
21000 Dijon
CEREP, 5 rue Rigault, 89100 Sens
luc.baray@u-bourgogne.fr